

# Journal de Roubaix

MONITEUR INDUSTRIEL ET COMMERCIAL DU NORD.

## ANNONCES & AVIS DIVERS.

Ce journal paraît deux fois la semaine, le mercredi et le samedi.

ABONNEMENT : { Pour Roubaix, 25 fr. par an.  
Pour le dehors, les frais de poste en plus.

Un numéro : 25 centimes.

ABONNEMENT ET RÉDACTION :

Au bureau du Journal, 20, rue Neuve,  
A ROUBAIX,

Où l'on reçoit les annonces et les réclames.

La rédaction recevra les articles signés indiquant l'adresse exacte de l'auteur, dans le cas où il y aurait à faire des observations.

Le Gérant responsable se réserve le droit d'examen.

Tout ce qui intéresse le commerce à un point de vue général sera inséré gratuitement.

Le receveur-général des finances a l'honneur de donner avis que jusqu'au 30 septembre 1856, les pièces de un et de deux sous et les pièces de de cinq et de dix centimes à la tête de Liberté, seront reçues en paiement de droits, en contributions, dans toutes les caisses publiques (percepteurs des contributions directes, receveurs des douanes, des contributions indirectes, des tabacs, de l'enregistrement et des domaines, des postes, des communes et hospices, octrois, etc.)

### ROUBAIX, 12 juillet.

Le *Moniteur* contient dans sa partie officielle : Nominations : dans la magistrature ; — dans les tribunaux de commerce ; — de juges et de suppléants de juges-de-paix ; — d'un courtier de marchandises et d'un agent de change ; Demandes en constatations d'absence.

Par décret impérial sont nommés :

Président du tribunal de première instance de Béthune (Pas-de-Calais), M. Leroy, juge d'instruction au même siège, en remplacement de M. Senbausel, qui a été nommé président à Lectoure.

Juge au tribunal de première instance de Béthune, M. Tréca, juge-de-paix du canton de Pont-à-Marcq, licencié en droit, en remplacement de M. Leroy, qui est nommé président.

M. Parenty, juge au tribunal de première instance de Béthune, remplira au même siège les fonctions de juge d'instruction, en remplacement de M. Leroy, qui est nommé président.

Juge-de-paix du canton de Boulogne, arrondissement de ce nom (Pas-de-Calais), M. Routier, juge-de-paix de Calais, en remplacement de M. Hamy, décédé.

Juge-de-paix du canton de Calais, arrondissement de Boulogne, M. Noël, suppléant du juge-de-paix de Boulogne, avocat, en remplacement de M. Routier, nommé juge-de-paix de Boulogne.

### Chronique locale.

On nous prie de rappeler à nos lecteurs que le concert donné par les jeunes aveugles de Fives aura lieu Dimanche 13 Juillet, à cinq heures et demie. Les billets pris à la porte seront payés 1 fr. 50 c. ; les souscripteurs paieront 1 fr. En cas de mauvais temps le concert aura lieu le lendemain, à la même heure.

Nous nous sommes fait une loi de refuser la publicité aux articles non signés qui nous sont, hélas ! adressés trop fréquemment.

Il est cependant une question à laquelle nous répondrons.

A propos de balayage public, on trouve que les chevaliers du balai accomplissent avec une nonchalance remarquable l'importante mission qui leur est confiée.

Nous leur rendrons justice en déclarant ici que nous partageons à ce sujet la manière de voir de notre timide correspondant. Un peu plus de zèle de la part de ces Messieurs ne nuirait pas à la propreté des rues.

On desire savoir aussi quel jour et à quelle heure il faut arroser.

Nous laissons à qui de droit le soin de répondre à cette question.

Un concert fort attrayant, organisé par les soins de quelques artistes en réputation, aura lieu lundi 14 juillet, à huit heures, au *Café Minos*. On y entendra M. Rudolphi, fort ténor tyrolien, qui a eu l'honneur de chanter devant LL. MM. l'Empereur et l'Impératrice des Français. Les amateurs de chant se rappellent encore avec une bien vive satisfaction le succès obtenu par M. Rudolphi à l'Association musicale de Lille.

On dit assez généralement, et nous ne le croyons pas, que certains cabaretiers osent mettre de l'eau dans leur vin, comme les laitières en mettent dans le lait que nous sommes condamnés à boire. Pour nous servir d'une expression fort

douce, nous dirons que c'est là un abus que chacun voudrait voir disparaître. En attendant, voici un trait qui met le comble à l'audace de certains débauchés. Un brave épicier vient d'être condamné à 50 francs d'amende et à une retraite forcée de quinze jours pour avoir conçu l'idée, au moins singulière, de mettre de l'eau dans de l'huile. C'est par trop fort et par trop inhabile. La peine infligée à cet ingénieur commerçant ne nous paraît pas sévère, quoiqu'il ait prétendu à l'audience, avoir agi très-innocemment.

Puisse-t-il pendant son agréable séjour sous les verrous puiser dans la lecture du traité de chimie les notions qui lui manquaient pour se permettre d'opérer les mélanges.

Jusqu'ici, on croyait assez généralement que le daguerréotype pouvait seul nous donner avec une entière fidélité et une exactitude minutieuse de détails la perfection dans la ressemblance.

Mais voici qu'un homme aussi savant que modeste vient de faire ce progrès véritable, nous serions tentés de dire : une révolution totale dans la reproduction des traits. Le succès est manifeste, les preuves en sont palpables.

Nous sommes heureux d'apporter, comme tant d'autres, notre tribut d'éloges à l'artiste, car nous avons pu juger de visu.

Désormais, plus de craintes, plus de déceptions ; vous aurez votre portrait, trait pour trait. Il ne s'agira plus d'ouvrir de grands yeux pour chercher en vain un rapprochement de ressemblance entre un soi-disant portrait et le visage chéri dont vous desirez garder le souvenir.

La méthode de M. Willems vous épargnera cette peine.

Vous aurez ce que tout le monde veut avoir ; ce que bien peu de personnes ont obtenu : la reproduction exacte de la nature. On comprend tout ce qu'il a fallu de travail assidu et de persévérance pour arriver à ce genre de perfection ; aussi le succès est-il venu récompenser l'artiste.

Décrire le procédé, ou du moins donner un aperçu des opérations, ne serait-ce pas priver du plaisir de la surprise ? Il vaut mieux voir, c'est la meilleure manière d'apprécier.

Un dernier mot : Nous avons voulu rendre hommage au talent du peintre, c'est justice. Mais ce que nous désirons qu'on sache bien c'est que les portraits faits par M. Willems ont trouvé grâce devant l'exigence parfois excessive de certains amateurs. (Voir aux annonces.)

Pour toute la chronique locale, J. REBOUX.

### ÉTAT-CIVIL.

NAISSANCES.

Du 16 au 30 juin inclusivement, 40 garçons et 25 filles.

MARIAGES.

16 juin.

Entre Foucart, Henri, 29 ans, plafonneur, et Desfrennes, Rosalie, 42 ans, journalière.

Entre Devos, Jean, 22 ans, tisserand, et Mas, Bénédicte, 19 ans, journalière.

Entre Leplat, Jean, 35 ans, tisserand, et Boitte, Antoinette, 36 ans, journalière.

Entre Vandoorne, Frédéric, 26 ans, peigneur de laines, et Vermeire, Marie-Thérèse, 24 ans, journalière.

17 juin.

Entre Derville, André, 31 ans, entrepreneur, et Delattre, Zoé, 18 ans, sans profession.

23 juin.

Entre Lefebvre, Jean-Baptiste, 50 ans, chauffeur-mécanicien, et Lobidel, Marie, 27 ans, couturière.

Entre Devlaminck, Henri, 28 ans, tourneur en bois, et Gissens, Marie, 34 ans, rempailleuse de chaises.

Entre Devos, Isidore, 24 ans, fileur, et Legros, Marie, 23 ans, tisserande.

Entre Matyn, Achille, 39 ans, cordonnier, et Glorieux, Clémence, 25 ans, tisserande.

Entre Gregoire, Adolphe, 21 ans, tourneur, et Dubois, Rosalie, 19 ans, journalière.

Entre Duforest, Henri, 21 ans, liseur pour tissus, et Galois, Caroline, 23 ans, journalière.

Entre Wittebolle, Jean-Baptiste, 21 ans, ser-

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX.  
12 JUILLET 1856.

### LE MEXICAIN. (1)

(SUITE.) — Voir le numéro du 9 juillet.

#### CHAPITRE IX.

##### INTRODUCTION A L'HISTOIRE DE TÉLASCO.

— Avant de vous entretenir de ce qui me regarde personnellement, dit Télasco, je serai forcé, pour l'intelligence de ma propre histoire, de remonter à une époque un peu reculée ; cependant j'abuserai de votre patience le moins qu'il me sera possible.

La nation parmi laquelle j'ai reçu le jour fut autrefois la plus puissante du continent septentrional de l'Amérique. La manière dont elle fut asservie par une poignée d'aventuriers espagnols est assez connue pour que je me dispense de vous la rappeler ; mais ce que vous ignorez peut-être c'est qu'il existait dans nos montagnes qui s'étendent au nord de Mexico, une peuplade nombreuse et aguerrie contre laquelle avaient échoué toutes les forces de l'empire de Montézume et de ses prédécesseurs. Plus politiques que les Tlascalans et les Zempoallans qui, par une aveugle haine pour les Mexicains, aidèrent les étrangers à forger les chaînes dont ils devaient être eux-mêmes accablés, les Otomies (c'est le nom de cette peuplade) demeurèrent neutres malgré les sollicitations de quelques-uns de leurs anciens alliés qui suivaient la bannière

de Fernand Cortez ; mais lorsqu'après la conquête de Mexico, amis comme ennemis furent impitoyablement sacrifiés à l'avarice des Espagnols, quelques-uns de ceux qui avaient échappé au fer castillan, se réfugièrent dans les montagnes, préférant se livrer à la vengeance de leurs mortels ennemis, que d'être ensevelis vivants dans les entrailles de la terre où la cupidité de leurs maîtres les condamnait à chercher le vil métal qui avait causé tant de malheurs.

A l'approche de ces fuyitifs, les chefs des Otomies s'assemblèrent pour délibérer sur l'accueil qu'ils feraient à ces malheureux. Quelques-uns étaient d'avis de les abandonner à la fureur des conquérants et d'acheter par cette condescendance la paix de leurs tribus ; mais le plus grand nombre rejeta cette lâche proposition, et un vieillard, respecté de tous, prit la parole en ces termes : « Ne repoussons pas ceux qui nous demandent asile ; oublions d'antiques querelles ; accueillons des guerriers braves, puisqu'ils ont préféré la mort à l'esclavage. Vous croiriez en vain apaiser par une perfidie ces hommes blancs venus d'au-delà les eaux. C'est de l'or qu'il leur faut et non des soumissions. Pour en avoir, ils ne tarderont pas à nous apporter la guerre. Préparons-nous à les recevoir ; rallions autour de nous les débris des nations voisines, et que les vainqueurs du Mexique trouvent dans nos forêts la juste punition de leurs crimes. »

Tous les assistants répondirent à ce discours par un cri de guerre, et quelques-uns d'entr'eux furent envoyés au-devant des malheureux Mexicains pour leur offrir l'hospitalité. Le nombre de ceux-ci, quoique peu considérable d'abord, s'accrut bientôt de tous les Indiens qui purent se soustraire par la fuite à la plus insupportable oppression. Mais ces retraites sauvages ne pou-

vaient rester ignorées longtemps des Espagnols. Un de leurs détachements, en parcourant la province, tomba dans une embuscade où presque tous périrent, de nouvelles forces furent bientôt dirigées contre ce rassemblement dont l'impunité pouvait compromettre la sûreté des conquérants en ranimant le courage des Mexicains qui avaient déjà tenté plusieurs fois de secourir leurs chaînes.

Les Otomies, secondés par leurs nouveaux alliés, défendus par des rochers escarpés et d'im-pénétrables forêts, résistèrent longtemps à leurs ennemis. Eclairés par l'expérience, ils évitèrent constamment un combat décisif et se contentèrent de harceler leurs adversaires, afin de les détruire partiellement. Cette guerre enfin prenait un caractère d'acharnement qui ne laissait au vainqueur d'autre perspective que la possession d'un désert, lorsque Cortez, irrité d'une résistance si opiniâtre, prit lui-même le commandement d'une forte expédition. Dès lors tout changea de face : les Espagnols revinrent au combat avec une nouvelle fureur ; tous les obstacles furent forcés, les Indiens poursuivis de rochers en rochers ne trouvèrent même pas un asile sur le sommet glacé des plus hautes montagnes ; les tribus réfugiées se dispersèrent de nouveau et la plupart repoussées jusqu'aux bords de l'Océan oriental, y furent impitoyablement massacrées.

Un petit nombre d'Otomies, parmi lesquels se trouvaient quelques Mexicains, parvinrent à se retirer à travers des déserts immenses, vers l'extrémité de l'empire, sur les confins de cette contrée si riche, à laquelle on donna depuis le nom de Nouveau-Mexique. C'est là qu'ils formèrent un établissement éloigné de toute communication, où ils pouvaient espérer de se soustraire à leurs persécuteurs.

Le lieu qu'ils avaient choisi était une vallée très-large, située entre deux chaînes de montagnes presque inaccessibles et fermée à l'une de ses extrémités par un rocher à pic, du haut duquel tombait avec fracas une rivière qui s'écoulait ensuite paisiblement à travers la vallée. Son ouverture opposée était tellement couverte de mangles et de bambous que l'entrée d'ailleurs très-resserrée en était absolument impraticable.

C'est là que s'arrêtèrent les restes de cette belliqueuse peuplade, après six mois de marches, de combats et de fatigues inouïes. Leur premier soin fut de pourvoir à leur subsistance, car la nature avait tout fait pour leur sûreté. Devenus prévoyants par l'excès de leurs malheurs, ils s'occupèrent à défricher une terre dont la prodigieuse fertilité, secondée par une culture imparfaite, devait suffire longtemps à leurs besoins. L'yame, la patate, la sapañille, le limon y croissaient naturellement ; la banane, le maïs, la canne à sucre ne demandaient qu'un peu de soins pour y prodigier leurs trésors ; enfin, le cèdre, le palmier, le cocotier servaient à construire de simples habitations, tandis que le gigantesque cotonnier, sapé à sa base, tombait au-dessus des eaux, et, appuyant sa tête superbe sur l'autre rive, facilitait les communications entre les deux bords.

Tranquilles dans cette retraite inconnue, ils perdirent peu à peu leurs habitudes guerrières. Egalement ignorés des Espagnols et des tribus sauvages qui habitaient les contrées voisines, ils ne conservèrent l'usage de leurs armes que pour chasser les bêtes fauves qui abondaient dans leurs forêts. La pêche, la culture de leurs champs et quelques autres occupations paisibles adoucèrent leurs mœurs sans diminuer la vigueur de leurs corps, et plus de deux siècles s'écouleront

(1) La reproduction de ce feuilleton est interdite.